DES PRINCIPALES PRÉCAUTIONS A PRENDRE N° 248.

POUR SE GARANTIR

DES FIÈVRES INTERMITTENTES;

THESE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 août 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR M.-HIPPOLYTE BOURSAULT, de Vigoulant,

Département de l'Indre.

. . . . . « La nature brute est hideuse et mourante : c'est moi seul qui peux la rendre agréable et vivante. . . . »

BUFFON, *Hist. nat.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. DUBOIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Examinateur.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Examinateur.*
Pharmacologie	GUILBERT, *Suppléant.*
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX, *Président.*
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	CAYOL, *Examinateur.* CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois.
Bérard.	Gerdy.
Blandin, *Suppléant.*	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras, *Examinateur.*
Dance.	Trousseau, *Examinateur.*
Devergie.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798; l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE.

A MA MÈRE.

M.-H. BOURSAULT.

DES PRINCIPALES PRÉCAUTIONS A PRENDRE

POUR SE GARANTIR

DES FIÈVRES INTERMITTENTES.

Quoique dans grand nombre de circonstances nous voyions beaucoup de fièvres intermittentes se développer sans que nous puissions, en aucune manière, en apprécier les véritables causes, cependant depuis une haute antiquité, et d'après les observations mêmes du père de la médecine, on a pu dans beaucoup de cas les connaître et les combattre avec succès.

Pour se garantir des fièvres d'accès, comme de toute autre espèce de maladie, deux principaux moyens nous sont offerts : 1°. de détruire, s'il est possible, la cause ; 2°. de pallier ou de neutraliser ses effets.

D'abord, il faut que nous sachions que leurs victimes de prédilection sont le plus souvent : les personnes à tempéramens nerveux et lympathique ; celles qui sont douées d'une grande sensibilité, affaiblies par de longs chagrins, une nourriture malsaine et insuffisante, des excès, des maladies antécédentes, surtout la fièvre périodique ; celles qui habitent les lieux bas, humides, marécageux. Joignez à cela la pauvreté et ses suites ; les rassemblemens trop consi-

dérables d'hommes dans une salle trop étroite ; les vêtemens trop légers ; les vicissitudes atmosphériques ; les grandes pluies suivies ou précédées d'excessives chaleurs ; le passage brusque pour les étrangers d'un pays froid dans un climat chaud ; enfin, (selon *Linné* et quelques auteurs), les phases de la lune, ce qui n'est que conjectural.

Le tempérament nerveux, qui demanderait pour être changé une médication aussi variée que ses causes, peut cependant, d'après les caractères communs à tous les individus qui le possèdent, être susceptible d'un mode de traitement général. Que ceux qui en sont affectés s'abstiennent de mets fortement épicés, amers ou aromatiques ; de café, de liqueurs alcoholiques ; qu'ils vivent dans une atmosphère à température moyenne ; évitant toutes les causes d'excitation encéphalique, les passions tristes, les contradictions, les excès vénériens, les grands travaux d'esprit ; qu'ils fassent usage de bains tièdes, de légers antispasmodiques, et se livrent sans cesse à de douces distractions.

On est étonné de voir la même maladie sévir chez les lymphatiques qui présentent une manière d'être aussi différente des précédens. En effet, ce n'est plus une trop grande susceptibilité qu'il faut diminuer, mais l'atonie et l'espèce de léthargie dans lesquelles les organes semblent plongés qu'il faut exciter, qu'il faut constamment réveiller. Aussi convient-il aux personnes d'une telle constitution de se nourrir d'alimens réparateurs relevés par un assaisonnement de haut goût ; de faire usage de bons vins, de sucs de plantes amères, de liqueurs fortes, de se donner le plus d'exercice possible ; de respirer un air vif ; de s'exposer à l'ardeur du soleil, et de chercher par une vie active à vaincre ce penchant impérieux à un repos continuel.

Si, tout étant égal d'ailleurs, la facilité d'une invasion morbifique est en rapport direct avec la résistance que l'organisme lui oppose, il est bien évident qu'une personne déjà affaiblie par une cause quelconque offrira plus de prise à la fièvre d'accès. Il faut donc, si la faiblesse est due à des chagrins, s'efforcer de les surmonter par de continuelles distractions ; à une nourriture malsaine et insuffisante,

la rendre meilleure et plus abondante ; à des excès, y mettre un terme, et mener une vie régulière ; aux plaisirs de l'amour, s'en abstenir entièrement pendant un certain laps de temps ; à des maladies antécédentes, réparer les forces par tous les moyens hygiéniques possibles ; si la profession en était la cause, il faudrait en changer sur-le-champ, ou bien en modifier ou en détruire les funestes influences.

Pour l'homme amoureux d'une bonne constitution et d'une santé parfaite, les localités doivent être prises en grande considération ; car autant les lieux bien aérés, bien isolés sont favorables à l'intégrité du corps et de l'esprit, autant les lieux bas, humides, privés des rayons solaires ou circonscrits par de hautes montagnes, sont la cause de longues et mortelles affections, surtout de celle qui nous occupe. Pour m'appuyer d'exemples, jetez les yeux sur Paris, lorsqu'il y a quelques cinquantaines d'années, la Seine était encore bordée par des maisons hautes et très-rapprochées, des fièvres d'accès régnaient d'une manière endémique chez les habitans de ses bords ; et maintenant à peine en voit-on la trace, depuis que d'utiles travaux l'ont resserrée dans son lit, et permis en élargissant les quais, au soleil de produire sur les eaux une évaporation même salutaire (*Andral*, Leçons orales.). Ainsi, l'ancienne capitale du Berry, Bourges, voit-elle encore dans la saison chaude toute sa partie basse, située au couchant, désolée par la fièvre intermittente ; tandis que la partie qui domine, située au levant, en est presque entièrement préservée.

Il convient donc, de construire les villes et les villages sur un sol élevé, sec, d'un abord facile aux vents, tournés à l'est et au midi, si c'est sur le penchant d'une colline ; si c'est en plaine, que des promenades plantées d'arbres et même le voisinage d'une forêt claire-semée entretiennent une agréable et salutaire fraîcheur.

Si l'humidité et l'absence des rayons solaires peuvent seules produire des effets funestes, le péril augmente bien au centuple près des marais, des lacs et des étangs, à la suite de grandes cha-

leurs. Là, des effluves marécageuses, résultat des matières organiques en fermentation, s'élèvent sans cesse de ces marais fangeux, et portent partout où ils s'abattent le germe de la fièvre périodique, avec des degrés différens d'intensité. Suivant les climats, depuis la simple fièvre intermittente de la Basse-Bresse et de la Sologne jusqu'à la fièvre jaune des Antilles.

Éloignez donc les habitations de ces foyers d'infection, qui, s'ils ne donnent pas une mort prompte, font traîner une existence débile et languissante; ou bien, si guidés par une criminelle cupidité ou un devoir impérieux quelconque vous êtes forcés d'habiter des lieux si nuisibles, moins indifférens sur votre sort, employez tous les moyens propres à les assainir. Le plus sûr de tous, est le desséchement; on peut l'obtenir, 1°. en établissant une eau courante par le ruisselage; 2°. en nivelant ces bas fonds par le transport de terres. Pour les étangs, on renverse les chaussées. Ces petits lacs poissonneux sont d'autant plus dangereux qu'ils ont, pour la plupart, à leur bonde des moulins, qui par l'eau qu'ils consomment chaque jour laissent aussi chaque jour sur leurs bords une certaine surface limoneuse à découvert. Quoiqu'on ait dit et démontré que les manœuvres employés aux desséchemens étaient moins exposés que les personnes situées à une certaine distance, cependant il est pour ces ouvriers quelques précautions à prendre: ils devront pendant leurs travaux diurnes tenir devant leur bouche et leurs narines une éponge légèrement imbibée d'eau vinaigrée, qui tamisera l'air nécessaire à leur respiration; ils devront également cesser leurs labeurs immédiatement après le coucher du soleil, car les miasmes pestilentiels, sans cesse entraînés pendant le jour dans les régions supérieures par l'air dilaté, retombent aussitôt que ce gaz se condense. Tenez-vous donc pour avertis, habitans des villes et surtout des campagnes, lorsque vous vous trouvez sous de semblables influences, perdez la mauvaise habitude de rester trop tard dans les champs ou sur le seuil de vos portes pour faire la délicieuse causerie, dont les suites alors sont souvent doublement fatales.

Les bois et les forêts, qui entretiennent, pendant les chaleurs de la belle saison, une fraîcheur si bienfaisante, peuvent, quand ils sont trop épais et en trop grande quantité, produire des fièvres périodiques, en entretenant un excès d'humidité et en empêchant les courans d'air. Nul doute que ces maladies, qui ont diminué d'une manière si marquée dans quelques cantons de la petite ville de La Châtre (Indre), n'aient eu pour principale cause l'abattage d'une grande quantité de bois. Il y aurait cependant du danger à détruire dans une même année une vaste forêt humide, parce que cette grande surface mouillée et remplie de matière végétale pourrait produire, en se desséchant, les mêmes effets que les marais. On a des exemples d'apparition de fièvres d'accès à la suite de grands défrichemens.

Quand vous habitez la ville, choisissez, s'il est possible, un quartier élevé, bien aéré, près d'une place, ou mieux d'un jardin planté d'arbres; une rue large dont le pavé, légèrement incliné, permettre le facile écoulement des eaux; jamais auprès d'un égout; un appartement à un étage supérieur doit avoir la préférence; que ses croisées soient au midi, que la grandeur des salles et la hauteur des plafonds soient proportionnées au nombre d'habitans; point de ces profondes et étroites alcoves; autour des lits, point de ces larges et épais rideaux de laine qui retiennent les miasmes dans leurs tissus, empêchent l'abord de l'air, et avec lesquels on semblerait se proposer pour but de respirer cent fois la même haleine. (*Rostan.*)

Si le lieu de votre résidence est à la campagne, que le sol de votre appartement, qui se trouve souvent au rez-de-chaussée, soit plus élevé que la cour, qu'il soit pavé, et mieux encore parqueté; que les chambres, comme d'habitude, ne soient pas encombrées de meubles; que tout soit dans la plus grande propreté, la pauvreté même ne l'exclut point; les croisées devront être et plus nombreuses et mieux fermées, pour laisser pénétrer plus facilement la lumière et empêcher les courans d'air; ces grandes cheminées à larges ouvertures devront être rétrécies. Là, je me permettrai de proscrire quelques pernicieuses coutumes villageoises, que je n'ai vu signalées nulle part. Pendant les

grandes chaleurs de l'été et de l'automne, tous les habitans d'une ferme reviennent des champs pour prendre leur repas ; à une heure fixe, ils se rassemblent dans une salle basse, et là, accablés de fatigues et de chaleur, imprévoyans, dans le but de se rafraîchir, ils quittent leurs chaussures pour se plonger les pieds dans de l'eau froide, ou les garder nus, des heures entières, sur le sol argileux et humide de leurs maisons; si cette manœuvre imprudente n'occasione pas une maladie aiguë, renouvelée chaque jour, et à la même heure, elle peut bien à la longue déterminer une affection intermittente.

Dans les grandes villes, on met, avec juste raison, tout en œuvre pour maintenir la plus grande propreté. Dans toute la France, une loi ne permet l'établissement des cimetières qu'à une certaine distance des habitations, tandis que dans les campagnes, on souffre que la cour de chaque ferme soit encombrée d'énormes fumiers et de toute espèce d'immondices croupissant dans une eau dormante et fétide; il me semble, que le conseil de salubrité publique, devrait bien s'occuper un peu plus du soin de la santé des campagnards, qui, s'ils sont pauvres, n'en sont pas moins des hommes, et les hommes les plus utiles à la société. Une citerne creusée à une certaine distance des maisons pourrait recevoir ces engrais, qui entourés de terre de toute part, ne seraient plus nuisibles et n'éprouveraient plus cette grande déperdition causée par le dessèchement. Dans les campagnes également, on met macérer les chanvres dans une eau stagnantes et bourbeuse; cette mauvaise habitude a le double inconvénient de noircir le chanvre et de donner naissance à des miasmes. Ce qui n'arriverait pas si on les plaçait dans une eau courante. On en peut dire tout autant des abreuvoirs, situés près des maisons et des fosses nombreuses, qui perdent trop souvent nos chemins vicinaux.

A l'époque où les organes de la vie animale interrompent leurs fonctions pour réparer les pertes faites pendant la veille, et où ceux de la vie organique semblent se reposer en ralentissant leur action, pendant le sommeil enfin, les causes morbifiques, ne trouvant plus pour les éloigner une aussi forte réaction, exercent beaucoup plus éner-

giquement leur influence délétère. Malheur aussi, malheur aux personnes qui sommeilleraient au milieu d'un encombrement d'hommes dans un espace trop étroit, et là où se dégageraient des effluves marégeuses. Nous pourrions citer à l'appui, des exemples d'individus qui, endormis en pleine santé, se sont éveillés avec la fièvre intermittente.

Le mode de vêtemens est un des principaux moyens du traitement prophylactique de cette maladie. Quand vous êtes exposés au dégagement de miasmes ou aux vicissitudes de l'atmosphère, loin de vous les vêtemens de lin ou de chanvre qui, avec l'inconvénient qu'ils ont d'absorber l'humidité, n'ont pas l'avantage de garantir du froid et de la chaleur. Aussi voyons-nous les méridionaux, instruits par l'expérience, s'envelopper, dans toutes les saisons, de larges manteaux de laine. Les tissus de cette espèce, mauvais conducteurs du calorique, garantissent du froid pendant l'hiver, de la chaleur pendant l'été, et de l'humidité dans toutes les saisons; avec cela, ils sont hérissés d'une infinité de petites pointes qui produisent sans cesse sur la peau une légère excitation, augmentent considérablement la circulation capillaire, et par suite l'exhalation cutanée; de là vient le précieux usage de la flanelle dans certaines maladies chroniques, dont une intempestive soustraction occasione souvent de graves affections. Ne reprenez jamais avant d'être secs, vos habits antécédemment mouillés.

L'alimentation succulente, moyen le plus sûr de fortifier l'économie affaiblie, se tire des règues animal et végétal. La plupart des animaux composés en grande partie de gélatine sont éminemment nutritifs: le bœuf, le veau, le mouton, le porc, la volaille, le gibier, le poisson, etc., fournissent un vaste choix aux estomacs délicats; l'art ingénieux des cuisiniers sait admirablement les apprêter aux goûts différens de nos palais; en général (comme nous l'avons déjà dit), les mets à assaisonnemens relevés conviennent aux personnes atoniques, et sont proscrits pour les nerveuses.

Les végétaux, dont le règne si varié nourrit en partie l'homme et en totalité la plupart des animaux, nous fournit une certaine classe

de plantes très-utiles, soit comme curatives, soit comme préservatives de la maladie qui nous occupe. Les plus communes et les plus généralement employées sont : le cresson de fontaine, le pissenlit, le houblon, la chicorée sauvage, que l'on peut manger en salades; la petite centaurée, le trèfle d'eau, les différentes écorces de chêne, de houx, de saule, de quinquinas; on les administre en décoction, en infusion, en poudre, et quelquefois associées au vin. On doit en faire usage quand on est exposé à une cause prédisposante ou occasionelle de la fièvre intermittente.

Les personnes dont la boisson habituelle est l'eau devront donner de la tonicité à ce véhicule par l'addition de quelques gouttes d'acide sulfurique, de vinaigre, de jus de citron ou d'orange. Si le goût ou la fortune le permet, un vin généreux, pris avec modération, est bien préférable.

On a donné, à tort, à certains fruits, particulièrement aux prunes, des propriétés fébricitantes; cependant pris en grande quantité ils peuvent devenir très-nuisibles, en agissant comme alimens insuffisans. N'en faites donc pas votre principale nourriture.

Enfin, pour terminer, je dirai que l'instruction, et sa compagne inséparable, la civilisation, sont les préservatifs par excellence, non-seulement des fièvres d'accès, mais encore de toute espèce de maladie. En effet, en prenant pour exemple notre France, que l'on compare les premières années de son ère, avec le temps présent; le sol est le même, les saisons n'ont point changé, le soleil suit la même route; d'où vient cependant que là, où chaque année les habitans étaient décimés par des fièvres intermittentes pernicieuses, maintenant on aperçoit à peine la trace de quelques fièvres d'accès? Qui a produit ce miraculeux changement? Qui l'a produit? C'est que la civilisation a paru; qu'elle a marché, marché; et laissant sur son passage, au roi de la terre, comme gage de reconnaissance, les arts, les sciences et l'industrie, elle lui a donné la puissance de corriger les défauts de la nature, et de pénétrer la profondeur de ses mystères pour les faire servir à ses besoins.

Ce n'est pas tout; en même temps qu'elle a fourni à l'homme les moyens de satisfaire aux exigences physiques, elle a modifié, agrandi, perfectionné son état moral si puissant sur l'organisme. Par elle, l'homme ne s'est plus vu ce qu'il était; tout ce qui lui paraissait brouillard et ténèbre lui est devenu clair et lumineux. Saisissant avec justesse l'idéal comme le matériel, il a comparé, jugé, fait la part du bien et du mal, rejeté celui-ci pour s'approprier celui-là; et maître de lui-même par la force de ses raisonnemens, il a su s'émouvoir et se calmer, lancer et retenir ses idées, tirer de lui-même tout ce qui pouvait le servir, et mettre à profit ses vertus et ses défauts, ses joies et ses chagrins. Comprenant l'utilité de la société, il a su apprécier sa force dans cet état, quand il y a de l'harmonie. Il y a quelques jours encore, il a prouvé qu'il ne pouvait supporter la servitude, source de tous ses maux. On a voulu mettre obstacle à ses généreux désirs; alors la grande famille tout entière n'a eu qu'un cri, *la liberté!* qu'un seul vœu, l'anéantissement de la tyrannie! Elle s'est montrée.... ses souhaits out été exaucés. La grande semaine du peuple s'est accomplie. (*Lafayette.*)

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ubi fames, non oportet laborare. *Sect.* 2, *aph.* 16.

II.

In febribus, ex somnis pavores, aut convulsiones, malum. *Sect.* 4, *aph.* 67.

III.

Apoplectici autem fiunt maximè, ætate ab anno quadragesimo usque ad sexagesimum. *Sect.* 6, *aph.* 57.

IV.

Labia livida, aut etiam resoluta et inversa, et frigida, lethalia. *Sect.* 8, *aph.* 13.

V.

Non febricitanti, appetitus dejectus, et oris ventriculi morsus, et tenebricosa vertigo, et os amarescens, sursùm purgare opus esse, indicat. *Sect.* 4, *aph.* 17.